

ALBERT SOBOUL

La Révolution française



tel gallimard



4

.

,

© 1981, *La Pensée*, pour l'article « Qu'est-ce que la Révolution ? ».
© 1981, *Les Cahiers d'histoire de l'Institut de recherches marxistes*
pour l'article « Violence collective et rapports sociaux de production ».
© 1982, Messidor/Éditions Sociales
pour tous les autres textes figurant dans ce volume

AVANT-PROPOS
PAR CLAUDE MAZAURIC

Note sur la nouvelle édition
du *Précis d'histoire*
de la Révolution française

Albert Soboul nous a quittés le 11 septembre 1982. Pour la science historique française, pour ses proches et ses élèves de tous les pays, la perte est immense. Au lieu de toutes les recherches qu'il n'animerait plus, des livres qu'il ne publiera plus, se révèle une béance qu'il ne sera pas facile de combler. Et qui le sera d'autant moins, à l'approche du bicentenaire de 1789, qu'Albert Soboul avait déjà entrepris de mettre en chantier tout un ensemble de travaux érudits, de recherches et de publications qui devaient concourir, dans leur unité, à donner un large fondement historiographique aux célébrations qui accompagnent la grande affaire de 1989. Or c'est en ayant précisément à l'esprit l'imminence du retour sur 1789, qu'en mai 1982, il avait accepté d'enthousiasme la proposition des Editions sociales de rééditer, sous une forme neuve, avec un titre nouveau et de substantielles modifications de texte, son fameux Précis d'histoire de la Révolution française, paru en 1962 et qui, depuis cette date, a fait le tour du monde. Au surplus, comment aurait-on pu mieux préparer le public aux grandes heures du bicentenaire qu'en donnant une nouvelle vie à ce livre exemplaire de clarté, d'intelligence rationnelle et de probité scientifique ? A seule fin de conduire à bien ce projet, nous nous étions rencontrés à plusieurs reprises — notamment pour une longue séance de travail le 27 juillet à Nîmes — nous, c'est-à-dire, Albert Soboul, Guy Lemarchand de l'université de Rouen, l'un de ses plus proches disciples, et moi-même.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Au-delà de quelques modifications et ajouts secondaires répartis dans tous les chapitres, Albert Soboul avait retenu trois types de modifications dans le texte initial. En premier lieu, une réécriture de l'introduction, « La crise de l'Ancien Régime ». Il avait ici le souci de tenir compte des recherches récentes relatives à la structure sociale et au mouvement économique des dernières années du XVIII^e siècle. Il désirait intégrer les conclusions concrètes de ces recherches à son récit, puisque nulle d'entre elles n'en invalidait la démarche essentielle. En second lieu, il avait en vue de réécrire le chapitre 3 de la seconde partie, « La Convention montagnarde. Mouvement populaire et dictature de salut public ». Il voulait ici s'inspirer des cours qu'il avait professés en Sorbonne depuis 1977 sur les rapports contradictoires entre la violence révolutionnaire, exigence de la base, et l'organisation de la terreur d'Etat, nécessité politique de la France révolutionnaire en guerre. Enfin, au terme du livre, il considérait désormais nécessaire d'introduire un exposé historiographique pour montrer la singularité de la Révolution française et l'enjeu qu'elle constitue, comme lieu de références inévitables, dans le champ des affrontements idéologiques multipliés depuis deux siècles dans notre pays.

Lui qui avait si longtemps pensé que la Révolution française était le « type classique » des révolutions bourgeoises, en était venu depuis dix ans, en accord avec ses élèves, à concevoir que, loin d'avoir été un « modèle », la Révolution fut un processus singulier. Il souhaitait montrer combien ce processus était profondément enraciné dans la réalité contradictoire et spécifique d'une nation française encore inachevée en 1789, mais en voie de transition particulière et vigoureuse vers une société capitaliste moderne, elle-même originale.

Albert Soboul devait remettre avant octobre 1982 aux Editions sociales le nouveau texte du chapitre 3 de la seconde partie et reprendre pour une rédaction définitive les procès-verbaux, rédigés par Guy Lemarchand et par moi-même, des discussions relatives à la réécriture de l'introduction et de la conclusion. Le 28 juillet 1982, Albert Soboul m'écrivait pour approuver les modifications que nous lui avions proposées et ajoutait « Merci, mon cher Claude, de t'occuper de tout cela ». Au retour de ses vacances, j'apprenais par téléphone, le 9 septembre, la brusque aggravation de son état de santé. Il me réaffirmait cependant son accord avec toutes les propositions que nous lui avions soumises depuis juillet et demandait que nous lui laissions quelques jours de plus pour la rédaction du reste. C'est le surlendemain qu'il est mort.

Fidèle à la mémoire d'Albert Soboul et à un enseignement que j'ai reçu de lui depuis près de trente ans, dépositaire du vœu qu'il

AVANT-PROPOS

m'a confié au dernier été de sa vie, c'est donc dans la voie d'une édition remaniée du Précis d'histoire de la Révolution française que j'ai engagé les Editions sociales. Sans modifier le texte initial de l'introduction, nous avons introduit entre crochets, aux passages indiqués par Albert Soboul, les ajouts et les modifications préparés par G. Lemarchand et acceptés par l'auteur à la veille de sa mort. Pour tenir compte de son vœu explicite s'agissant du contenu des autres chapitres, mais sans pour autant modifier un texte qu'il n'avait pas eu le temps de reprendre, nous avons ajouté en annexes, au terme du récit, mais organiquement liées à lui, les deux études récentes dont il comptait s'inspirer pour une nouvelle rédaction. L'une, « Violence collective et rapports sociaux, les foules révolutionnaires (1789-1795) » est une conférence faite à l'Institut de recherches marxistes, parue dans les Cahiers d'histoire de l'I.R.M., n° 5, 1981 ; l'autre, « Qu'est-ce que la Révolution ? » a paru dans la Pensée en 1981 (n° 217-218). Ainsi constituée, cette Révolution française n'est certes pas ce qu'elle serait devenue si A. Soboul avait eu le temps d'y mettre la dernière main, mais elle traduit assurément l'avancée de sa réflexion ultime et reflète le sens de ses démarches les plus récentes.

Pour compléter cette édition qui devient désormais l'édition de référence, nous avons joint, au terme de l'avant-propos, la bibliographie de l'œuvre d'Albert Soboul. Elle a été spécialement établie pour la circonstance par Françoise Brunel de l'université Paris I, l'une de ses élèves en qui il avait une particulière confiance. Ce que nous proposons ici, selon un classement méthodique rigoureusement soboulien, n'est pas l'énuméré exhaustif de son œuvre. Pour cela, il faudrait une recherche de plusieurs années dans les sommaires d'innombrables périodiques et journaux français et étrangers. Mais c'est la liste très complète, au demeurant la seule existante au monde, de ce que la main féconde d'Albert Soboul nous a livré, tout ce que sa curiosité scientifique lui a dicté jusqu'à son dernier jour, sans compter cette passion inassouvie de reprendre la plume à la main, pour les perfectionner, les remanier, d'anciens textes de lui qu'il estimait dignes d'une nouvelle vie.

Le « Précis » dans l'œuvre d'Albert Soboul

Ce présent manuel d'histoire de la Révolution française tient une place centrale dans l'œuvre de Soboul. Le projet en venait de loin. A la proposition des Editions sociales de rééditer en 1950, 1789, l'an I de la liberté, paru aux Editions sociales internationales en 1939, et un court manuel qu'il avait édité en 1948, Albert Soboul

répondit en donnant son accord par une lettre du 6 juin 1950, ajoutant : « Naturellement, j'aurai des corrections à y apporter. En particulier, je pense que l'introduction est trop schématique, mécanique et qu'il serait bon de la refaire. Pour le reste, il n'y a que des corrections de détail : dans vingt ans, quand je serai un peu plus fort en la matière, je referai le tout d'une manière totalement différente que je commence à entrevoir. » A. Soboul commença la rédaction de ce nouveau « tout » — le Précis d'histoire de la Révolution française — en 1960, trois années après la soutenance de sa thèse et j'eus l'honneur d'en lire le manuscrit définitif recopié littéralement à la plume, à l'automne de 1961. En quelque sorte, le Précis était le premier bilan d'une grande œuvre pour une part réalisée. A. Soboul avait consacré la première partie de sa vie de travailleur scientifique à comprendre ce que 1789 et les révolutions du XIX^e siècle, jusqu'à la Commune de Paris, portaient en elle de radicalement nouveau. Il portait attention à l'émergence des nouvelles valeurs démocratiques tout en confrontant les mutations idéologiques et mentales au mouvement en profondeur d'une société en voie de transition accélérée entre l'Ancien Régime et la nouvelle France. A la suite de Georges Lefebvre et en symbiose intellectuelle avec lui, il avait étudié le mouvement spécifique des luttes de classes dans cette phase historique concrète qui le passionnait, sans se laisser détourner de son propos par les théories qui prétendaient évacuer la lutte des classes du champ de l'histoire, mais en repoussant aussi vigoureusement toute forme de schématisme réducteur qui aurait dispensé de l'effort de connaissance concrète. Avec sa grande thèse, Les Sans-culottes parisiens de l'an II, parue en 1958, rééditée en 1962 (traduite en anglais, italien, allemand et russe), Albert Soboul s'était affirmé comme l'un des plus éminents spécialistes de l'historiographie classique de la Révolution qu'illustrent en notre siècle les noms de Jaurès, de Mathiez, de Lefebvre. Au vrai, il était devenu le fondateur d'une véritable sociologie historique rétrospective. Mais, loin de s'enfermer dans une vision unilatérale où la reconnaissance de l'immense portée du robespierrisme aurait conduit à ignorer les contradictions du processus révolutionnaire, il montrait au contraire la nature sociale, les contradictions en œuvre dans le processus d'ensemble de la révolution bourgeoise en France. De là son intérêt pour la Révolution « vue d'en bas », comme il disait, du côté des Sans-culottes, du côté des soldats de l'an II, du côté des paysans.

Par la suite, prolongeant son effort théorique, Albert Soboul analysa les voies de passage à la société capitaliste moderne à travers les études comparatives rigoureuses qui le conduisirent partout dans le monde. La première synthèse de cet effort qu'il

AVANT-PROPOS

poursuivait encore en cette année 1982, nous la trouvons effectivement dans ce remarquable Précis d'histoire de la Révolution française de 1962 réédité en 1972. Depuis vingt ans, ce livre est devenu le classique, insurpassé dans l'édition internationale. La raison de ce succès est à mes yeux évidente : en proposant cette réflexion méticuleuse et passionnée sur les dix ans de la Révolution, A. Soboul répondait à la question centrale posée par toutes les révolutions véritables : comment un si grand mouvement a-t-il été possible ? comment et dans quelle mesure ceux qui ont fait cette révolution ont-ils changé le monde et comment se sont-ils eux-mêmes transformés en transformant les choses de l'homme ? Ajoutons que le plan du livre, rigoureux et équilibré, rendait patente la trajectoire de la Révolution et le récit des faits, reconstitués à partir des meilleures sources, interprétés grâce à la connaissance profonde de travaux érudits, se suivant aisément ; bon style, net et sans afféterie, le recours au vocabulaire de l'honnête homme de notre temps, permettait à quiconque, en faisant l'effort, d'accéder au livre avec profit et de s'interroger lui-même sur le pourquoi et le comment de la Révolution française.

Après une étude systématique des bases structurelles et conjoncturelles de la crise de l'Ancien Régime, l'auteur consacrait la plus grande partie de son livre à expliciter la nature des contradictions sociales et politiques qui poussent la Révolution dans sa marche en avant. Du radicalisme démocratique de la période jacobine aux formes tâtonnantes de la consolidation institutionnelle de la France, des survivances du féodalisme à la mise en place des institutions cardinales de la société contemporaine.

Tel fut le Précis : une synthèse venue en son temps et qui clôturait la première période si féconde de l'œuvre historique d'Albert Soboul. Mais loin de marquer une fin, le Précis annonçait aussi une réflexion qui depuis n'a cessé de s'étendre, au point de constituer le centre même de la démarche la plus récente de Soboul : celle qui est relative aux voies de passages aux sociétés nouvelles. C'est ainsi qu'il écrivait dans l'hebdomadaire Révolution, le 26 septembre 1980, à propos du livre de Georges Marchais l'Espoir au présent : « En histoire comme en politique, il n'y a pas de modèle, il n'y a que des voies. Une voie française vers l'avenir, obstinément frayée à travers les luttes. » Mais l'analyse de cet aspect plus récent de la pensée historique d'Albert Soboul dépasse le cadre de cet avant-propos ; il nous suffisait ici de marquer la place du Précis dans le mouvement de sa recherche et de sa réflexion.

Albert Soboul, l'homme et l'historien

Albert Soboul fut un savant éminent dont l'œuvre a porté plus haut et plus loin, en France et dans le monde, notre connaissance de la Grande Révolution française dont il aimait dire qu'elle « inaugure le monde contemporain ». Né le 27 avril 1914, à Ammi-Moussa en Oranie (Algérie), dans une famille de petits colons agriculteurs, originaires de l'Ardèche, Albert Soboul fut orphelin de guerre et pupille de la nation depuis sa plus tendre enfance. Avec sa sœur, il fut élevé à Nîmes par leur tante, la pédagogue Marie Soboul, qui fut directrice de l'École normale de jeunes filles et dont une école de la Place de la Révolution en cette ville perpétue le souvenir. Dans ce milieu laïc et exemplairement républicain, Albert Soboul reçut une éducation dominée par les plus hautes vertus de l'esprit démocratique et du dévouement civique, proprement rousseauiste, également marquée par le respect des livres, notamment de ces livres d'histoire qui forgent une âme : Michelet, Mathiez.

Après l'internat au lycée de Nîmes, puis à Louis-Le-Grand, A. Soboul fut reçu à l'agrégation d'histoire en 1938 ; il obtint immédiatement une bourse de recherche d'une année qui lui permit de s'initier à l'histoire de la Révolution française après un contact décevant avec le grand médiéviste Marc Bloch. Mobilisé comme simple soldat en 1939, il servit dans l'artillerie hippomobile et connu, en 1940, l'humiliation d'une retraite sans combat qui le conduisit, avec une batterie et 6 chevaux, du Nord au Sud-Ouest de la France : il en fut durablement marqué. Professeur au lycée Joffre, à Montpellier, après sa démobilisation, A. Soboul, adhérent au Parti communiste français depuis 1932, fut arrêté au cours de la manifestation patriotique du 14 juillet 1942 et immédiatement révoqué par le « pseudo Gouvernement de Vichy », comme il disait. Pendant deux ans, tout en étant lié à l'action clandestine, il vécut de métiers occasionnels. A la Libération, il fut réintégré dans l'Éducation nationale à Paris. Il enseigna successivement au lycée Marcellin-Berthelot et Henri-IV, puis après deux années de congé sans traitement, de 1946 à 1948, il fut à nouveau nommé au lycée Henri-IV. Il obtint ensuite un poste d'attaché au Centre national de la Recherche scientifique, d'octobre 1950 à octobre 1953, avant de retrouver un poste de professeur au lycée Jeanson de Sully, puis à nouveau au lycée Henri-IV, où il demeura, par-delà la soutenance de sa thèse, le 29 novembre 1958, jusqu'à sa nomination comme chargé d'enseignement à la faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, le 28 septembre 1960. Il devint professeur titulaire d'une

AVANT-PROPOS

chaire en cette université le 1^{er} novembre 1962 et c'est en 1967 qu'il fut nommé pour remplacer Marcel Reinhard à la chaire d'histoire de la Révolution française de la Sorbonne, ce lieu prestigieux où avaient enseigné Aulard, Sagnac, Mathiez, Lefebvre. Depuis cette date, Albert Soboul se consacra sans discontinuer, jusqu'à sa mort, à sa tâche d'enseignant, d'historien et de directeur de recherche. Il souhaitait poursuivre son enseignement deux ans encore après la rentrée de 1982, pour accompagner jusqu'à la soutenance de leur thèse, plusieurs de ses élèves qui arrivaient au terme de leur effort : il pouvait y prétendre puisque la révocation que lui infligea le gouvernement de Vichy lui donnait le droit de retrouver, au terme de sa carrière, les deux années qu'un gouvernement de trahison lui avait volées. La mort seule l'en empêcha.

Savant de réputation mondiale, A. Soboul a enseigné ou prononcé ses conférences dans le monde entier, en Amérique latine comme aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne comme en Australie, en République populaire de Chine comme au Japon, en Union soviétique et en Allemagne, dans toute l'Europe, en Afrique, au Moyen-Orient.

Il était membre correspondant de l'Académie des Sciences de Budapest et de celle de Berlin, docteur honoris causa de l'université Karl Marx de Leipzig, Lomonosov de Moscou et de plusieurs autres en Australie et en Amérique. Pendant plus d'un quart de siècle, le nom d'Albert Soboul a honoré la science et l'historiographie française.

Tels furent l'œuvre et l'homme. En rééditant sous la forme où nous le proposons et avec un nouveau titre ce grand livre d'histoire de la Révolution française, les Editions sociales ont le double sentiment de donner de nouvelles lettres de noblesse à leur collection « Terrains » qui l'accueille et, par-dessus l'éloignement de la mort, de dire à Albert Soboul notre respect et notre reconnaissance.

Claude MAZAURIC
Historien, Directeur des Editions sociales.

**LA REVOLUTION
FRANÇAISE**

PREFACE

La Révolution française constitue, avec les révolutions hollandaise et anglaise du xvii^e siècle, le couronnement d'une longue évolution économique et sociale qui a fait de la bourgeoisie la maîtresse du monde.

Cette vérité qui peut passer aujourd'hui pour commune, les doctrinaires les plus conscients de la bourgeoisie l'avaient proclamée dès le xix^e siècle. Voulant justifier la Charte par l'histoire, Guizot démontrait que l'originalité de la société française, comme de la société anglaise, consistait essentiellement dans l'existence, entre le peuple et l'aristocratie, d'une forte classe bourgeoise qui lentement avait précisé l'idéologie et créé les cadres d'une société nouvelle, dont 1789 avait été la consécration. Tocqueville après lui, puis Taine soutinrent cette même opinion. Tocqueville a parlé avec « une sorte de terreur religieuse », « de cette révolution irrésistible qui marche depuis tant de siècles à travers tous les obstacles, et qu'on voit encore aujourd'hui s'avancer au milieu des ruines qu'elle a faites ». Taine a esquissé la lente montée de la bourgeoisie dans l'échelle sociale, au terme de laquelle l'inégalité lui devint insupportable. Mais si assurés qu'ils fussent que la naissance et les progrès de la bourgeoisie avaient pour cause première l'apparition et le développement de la richesse mobilière, des entreprises commerciales, puis industrielles, ces historiens ne s'étaient guère souciés

d'une étude précise des origines économiques de la Révolution ou des classes sociales qui l'avaient faite.

Surtout, malgré leur clairvoyance, ces historiens de la bourgeoisie n'avaient pu mettre en lumière l'essentiel : que la Révolution s'explique en dernière analyse par une contradiction entre les rapports de production et le caractère des forces productives. Marx et Engels, les premiers, soulignèrent avec force, dans le Manifeste du Parti communiste, que les moyens de production sur la base desquels s'édifia la puissance de la bourgeoisie furent créés et se développèrent à l'intérieur même de « la société féodale ». A la fin du xviii^e siècle, le régime de la propriété, l'organisation de l'agriculture et de la manufacture ne correspondaient plus aux forces productives en plein essor et constituaient autant d'entraves pour la production. « Il fallait briser ces chaînes, écrivent les auteurs du Manifeste. On les brisa. »

S'inspirant dans une certaine mesure du matérialisme historique (dans une certaine mesure seulement : n'écrivit-il pas, en effet, dans son Introduction générale, que son interprétation de l'histoire sera « à la fois matérialiste avec Marx et mystique avec Michelet » ?), Jaurès, dans son Histoire socialiste, restitua à la Révolution sa substructure économique et sociale, en une vaste fresque emportée par l'éloquence et qui demeure encore comme un monument valable. « Nous savons, écrit-il, que les conditions économiques, la forme de la production et de la propriété sont le fond même de l'histoire. » S'il a pu faire progresser l'historiographie de la Révolution, Jaurès le doit sans doute aussi à l'essor du mouvement ouvrier, au début du xx^e siècle. Cela, s'il l'a exprimé sans netteté, Albert Mathiez, en préfaçant en 1922 une nouvelle édition de l'Histoire socialiste, l'a senti, lorsqu'il écrit que Jaurès apportait à l'étude des documents du passé « le même sens aiguë, le même flair » qui le guidaient dans les luttes politiques : « Mêlé à la vie fiévreuse des assemblées et des partis, il était plus apte qu'un professeur, qu'un homme de cabinet, à revivre les émotions, les pensées claires ou obscures des révolutionnaires. » Peut-être l'œuvre de Jaurès pêche-t-elle cependant par schématisme. La Révolution s'y déroule tout uniment : sa cause réside dans la puissance économique et intellectuelle de la bourgeoisie parvenue à maturité ; son résultat fut de consacrer cette puissance dans la loi.

Sagnac et Mathiez, allant plus loin, ont précisé ce que fut au xviii^e siècle la réaction aristocratique qui culmina en 1787-1788,

PRÉFACE

dans ce que Mathiez désigne par l'expression ambiguë de « révolte nobiliaire » : cette opposition forcenée de la noblesse à toute tentative de réforme, bien plus cet accaparement de toutes les charges de l'Etat par la minorité privilégiée, ce refus obstiné de partager la prééminence avec la haute bourgeoisie. Ainsi était expliqué le caractère violent de la Révolution française et que l'avènement de la bourgeoisie résulta non d'une évolution progressive, mais d'un brusque changement qualitatif.

Mais la Révolution ne fut pas l'œuvre de la seule bourgeoisie. Mathiez, après Jaurès, insistant sur la désagrégation rapide du Tiers Etat et sur les antagonismes qui ne tardèrent pas à se manifester entre les diverses fractions de la bourgeoisie et les classes populaires, a rendu compte de la complexité de l'histoire révolutionnaire et de la progression de ses étapes successives. Détournant les yeux de la scène parisienne et des grandes villes qui jusque-là avaient accaparé l'attention des historiens, Georges Lefebvre (puisque, aussi bien, la France de la fin du XVIII^e siècle est encore essentiellement rurale) s'attacha à l'étude de la paysannerie. Jusqu'à lui, l'action paysanne avait été considérée comme une répercussion des mouvements citadins, essentiellement dirigée, en accord avec la bourgeoisie, contre la féodalité et le pouvoir royal : ainsi étaient conservés à la Révolution son aspect homogène et la majesté de son cours. Georges Lefebvre, partant d'analyses sociales précises, démontra que dans le cadre de la révolution bourgeoise, se développa un courant paysan, possédant son autonomie propre quant à son origine, ses procédés, ses crises et ses tendances. Il est cependant nécessaire de souligner nettement que l'objectif fondamental du mouvement paysan coïncidait avec les buts de la révolution bourgeoise : la destruction des rapports féodaux de production. La Révolution brisa dans les campagnes le régime ancien de la propriété ; elle accéléra la ruine de l'organisation traditionnelle de l'agriculture.

L'œuvre de Georges Lefebvre a valeur de démonstration et d'exemple. Si l'on met à part le champ qu'il a défriché, l'histoire sociale de la Révolution reste à écrire. Elle seule permettra de faire progresser la connaissance. Ce n'est qu'en partant d'analyses minutieuses de la richesse foncière et mobilière, de la puissance économique des diverses classes sociales et des groupes qui les composent, que l'on rendra compte du jeu des antagonismes et de la lutte des classes, que l'on précisera les vicissitudes et les progrès

ALBERT SOBOUL

La Révolution française

Nouvelle édition revue et augmentée du
Précis d'histoire
de la Révolution française
avec un avant-propos de Claude Mazauric
et une bibliographie
de l'œuvre d'Albert Soboul par Françoise Brunel

Après une étude systématique des bases structurelles et conjoncturelles de la crise de l'Ancien Régime, l'auteur a consacré la plus grande partie de son livre à expliciter la nature des contradictions sociales et politiques qui poussent la Révolution dans sa marche en avant. Du radicalisme démocratique de la période jacobine, aux formes tâtonnantes de la consolidation institutionnelle de la France bourgeoise, on voit se dessiner la trajectoire qui conduit la France des survivances du féodalisme à la mise en place des institutions cardinales de la société contemporaine.



9 782070 701063

Jacques Réattu : « La Liberté faisant le tour du monde » (détail).
Musée Réattu, Arles. Photo Michel Lacanaud.



84-X

A 70106

ISBN 2-07-070106-9